Document généré le 24 mai 2025 23:56

XYZ. La revue de la nouvelle

La naissance d'un héros

Pierre Karch

Numéro 104, hiver 2010

Chefs-d'oeuvre inconnus : nés de la folie, de la douleur, de la hantise, du désir

URI : https://id.erudit.org/iderudit/61314ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)
1923-0907 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Karch, P. (2010). La naissance d'un héros. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (104), 35–36.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2010

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

La naissance d'un héros

Pierre Karch

C'EST À CONTRE-JOUR que j'ai vu mon père la première fois. La guerre était finie, m'apprit-on. Je ne savais pas ce qu'était la guerre, mais je saisis vaguement que je n'aurais jamais plus la paix.

« Ton père est un héros. »

Je ne connaissais de héros que ceux des contes. Aussi ai-je gardé de cette première rencontre l'image d'un géant dont la tête démesurée cachait le soleil. On ne m'avait pas menti : mon père était bel et bien un héros. Et, comme il était nimbé de soleil comme le sont les saints dans les églises, je compris qu'il appartenait à cette classe d'êtres fantastiques, semblables aux autres en apparence, mais aussi tout différents d'eux par leur force, leurs pouvoirs mystérieux, le don qu'ils ont de réduire tout obstacle à un jeu d'échecs qui n'a pas de secrets pour eux puisqu'ils en inventent les règles à mesure et selon leurs besoins.

J'eus aussitôt peur de lui car, dans mon petit cerveau, je n'arrivais pas à distinguer un géant d'un ogre, un héros d'un sorcier. « Un héros », m'avait-on assuré, mais je savais instinctivement qu'on dit n'importe quoi aux enfants pour qu'ils s'endorment sans faire d'histoires et cessent de fatiguer les adultes par leurs chapelets de questions à n'en plus finir.

Je ne pouvais pas prendre de chance. Je devais apaiser ce héros qui pouvait voiler le soleil d'un seul coup de tête, dont l'annonce du retour avait mis la maison à l'envers, qui se tenait debout devant moi, solide et droit comme un arbre qui avait pris racine dans notre « chez-nous », à maman et à moi, qui venait de se transformer, par le seul miracle de sa parole, en « chez-moi ». Ou était-ce plutôt en « enfin-chez-moi » ?

Ce héros était donc un sorcier qui pouvait métamorphoser ce qu'il y avait de plus précieux, de plus fragile, de plus intime. Il plantait son drapeau sur « nos terres », comme on lit dans les livres d'histoire.

Résister ? Combattre ? Comment l'aurais-je pu ? Est-ce que je pouvais, comme lui, me mesurer au soleil, le mettre

derrière moi pour le porter comme une cape rayonnante ? Il ne me restait qu'une avenue : l'amadouer, le mettre de mon bord, le louer, le prier comme on m'avait appris à le faire tous les soirs, depuis quelque temps, avant de me mettre au lit sous la protection de Dieu, de ses anges et de ses saints, sans oublier ses saintes, plus nombreuses que les autres, me semblait-il.

Au cours des semaines qui suivirent, je mis à profit le plus beau de ce qu'on m'avait appris et que je pouvais imaginer pour créer un petit dessin très compliqué que je peaufinai encore et encore, jusqu'à ce qu'il me parût ce que je pouvais créer de plus émouvant, car il importait pour moi de toucher l'être le plus formidable qu'il m'avait été donné de rencontrer en dehors des contes et qui, fort probablement revenait de là, la « guerre » dont je ne connaissais que le nom qui devait être le titre d'un conte de fées.

Ce que j'avais fait, me corrigea-t-on, n'était pas une prière comme je l'avais d'abord cru. C'était une malédiction. En effet, mon père, qui s'était penché pour ramasser l'enveloppe que j'avais glissée sous sa porte, avait eu un malaise et était tombé sans jamais plus se relever. C'est ma mère qui m'a raconté la chose. Elle devait se tromper. Mon chef-d'œuvre était une prière ou du moins l'avais-je pensé. Se pourrait-il que j'aie fait une erreur aussi grave, en y mettant ce qu'il y avait de plus destructeur et de plus violent dans mon esprit ?

Sur le coup, je ne pouvais penser qu'à une chose : nos « terres » reprenaient leur identité et leur drapeau. J'avais, de fait, renversé l'ordre établi par mon père. Il y avait de quoi être fier. « Enfin-chez-moi » redevenait « chez-nous », et toutes les larmes de maman n'y feraient rien. Le héros si bien accueilli était retourné dans son conte, de l'autre côté du soleil, monté sur le cheval blanc que formait la fumée qui s'élevait de l'enveloppe toujours scellée que l'on brûla dans la cheminée.

Pour être sûr de ne pas le retrouver au fil de mes lectures, je m'éloignai dès lors de l'univers des contes et commençai à lire de petits romans illustrés qui étaient plus de mon âge et qui ne renfermaient pas de menaces pour moi.